

Quand Pierre Guyotat nous parlait de Sade et de la prison

ENTRETIEN. L'écrivain Pierre Guyotat est mort vendredi. Nous l'avons rencontré pour parler de l'un de ses héros : le marquis de Sade.

Propos recueillis par [Sophie Pujas](#)

Publié le 08/02/2020 à 10:32 | [Le Point.fr](#)



Pierre Guyotat en 2018, lors de la remise du prix Médicis pour « L'Idiotie ». © PHILIPPE LOPEZ / AFP

[Pierre Guyotat, lauréat du prix Médicis en 2018, est mort](#) dans la nuit de jeudi à vendredi, à l'âge de 80 ans. Cet écrivain, qui a toujours choisi la discrétion, est l'auteur de deux œuvres majeures de la littérature française du XX^e siècle : *Tombeau pour cinq cent mille soldats* (1967), sur la guerre d'[Algérie](#), et *Éden, Éden, Éden* (1970), livre jugé pornographique par les autorités françaises de l'époque.

En 2018, il avait obtenu le Médicis pour *Idiotie* ([Grasset](#)), livre dans lequel il revenait sur son parcours. En 2018 toujours, l'écrivain fut couronné par un prix spécial du jury du Femina et le prix de la langue française pour l'ensemble de son œuvre.

Nous l'avions rencontré en 2014 pour évoquer le marquis de Sade, simple délinquant sexuel pour les uns, anarchiste libertaire pour d'autres.

Le Point : Pour vous, Sade est un héros...

Pierre Guyotat : Bien sûr, parce qu'il a survécu par la seule force de son esprit. C'est notre [Shakespeare](#), il y a chez lui le même tragique, la même grandeur, la même audace. Son art est un art de prisonnier. Il faut aller à Vincennes pour comprendre qu'il est absurde de prétendre qu'il a connu des conditions de détention confortables. Et il a réussi malgré tout à garder sa tête – à tous les sens du terme –, et à ne pas se suicider... C'est là son héroïsme. J'ai tâté de la prison, je sais ce que c'est que d'y rester des semaines seul, de sentir qu'il y a autour de soi des conspirations. Je dormais loin du soupirail, de peur qu'on y introduise le canon d'un fusil – et je suis persuadé que Sade a dû connaître des moments analogues.

« Rien de tel n'avait été risqué depuis Sade », écrivait [Philippe Sollers](#) à propos d'*Éden, Éden, Éden*, livre qui vous a valu les foudres de la censure en 1970. Qu'avez-vous pensé du parallèle ?

À vrai dire, j'ai commencé à lire Sade justement quand on a commencé à parler de lui à mon propos, c'est-à-dire à la charnière des années 1970. J'ai commencé par *La Philosophie dans le boudoir*. Beaucoup plus tard, dans les années 1990, j'ai lu *Justine*. Mais c'est peut-être surtout la biographie écrite par Gilbert Lely qui m'a bouleversé. Quant au parallèle, je ne sais pas. Je ne mets pas en scène la perversion. La jouissance par la souffrance de l'autre, j'y suis assez étranger – peut-être que je n'ai pas encore assez vécu. Mais, chez lui, ce n'est pas aussi important qu'on le croit. Oui, il y a la cruauté, le sang. Mais c'est assez expéditif, ce côté purement sadique. Ce qui est phénoménal chez lui, c'est sa langue, tendue en permanence.

Comment la décririez-vous ?

Mais je dirais d'abord qu'elle est très belle ! On se demande parfois si tous nos romantiques ne lui doivent pas leur éloquence. Dans les pamphlets politiques de [Chateaubriand](#), il y a quelque chose qui me fait penser à cette ardeur de Sade. On sent quelque chose de la langue du marquis, même dans l'emportement. Ce n'est pas une tradition si établie en France. Même Voltaire n'est pas aussi éloquent. L'une de ses trouvailles les plus magnifiques, c'est l'usage du présent : on fait ce qu'on est en train de dire. Ça me touche infiniment, et il est l'un des premiers à le faire. Mais au XVIII^e siècle, les écrivains inventent des formes sans en faire grand cas. On n'est pas au XIX^e, où on théorise tout ce qu'on fait...

C'est une phrase à la rythmique bien particulière...

Il a le sens du temps. Pendant que vous lisez l'une de ses phrases, vous avez le temps d'imaginer. Quand vous arrivez à la phrase suivante, vous avez une image. Un Flaubert est plus précis, mais plus rapide aussi, ne vous laisse pas le temps. Cela devient un chaos d'images précises. Les classiques, auxquels Sade appartient à mon sens, ont la force de la distance par le verbe, par la rhétorique. Chez Racine aussi, il y a très peu de choses matérielles. Ces gens refusaient de mettre trop de matière. La phrase est une sorte de cadre. Au fond, c'est le lecteur qui fait le travail ! Ce sont des impressionnistes avant l'heure.

Mais on dit Sade parfois répétitif, voire ennuyeux...

Mais tous les grands artistes sont répétitifs, font toujours la même chose ! Et d'ailleurs, au fond, je ne parlerais pas de répétition, mais d'obsession, de force entraînante. Mais il encourt la menace propre à toute fiction vraiment originale : celle de perdre de sa légèreté, de son jeu, et de s'épaissir. C'est d'autant plus vrai qu'il est seul, et a besoin de faire parler ses personnages. Il a besoin du théâtre, mais, comme cela lui a été interdit, les dialogues s'allongent, le jeu disparaît.

Pourtant, c'est un brillant inventeur de personnages...

Oui, son sens de la fiction est extraordinaire. On est avec lui, avec ses personnages, on parcourt cette France qu'il connaissait bien puisqu'il se sauvait tout le temps. Il a vécu avec ses livres, avec les figures qu'il avait inventées. Ce ne sont pas, comme on l'a dit, de simples silhouettes ou des pions, même dans *Les 120 Journées*. Il devait être heureux, là, avec ce monde.

Comment en être sûr ?

Au fond, on ne sait pas ce qu'il pense. C'est un prisonnier qui s'est emprisonné lui-même. Les textes ne servent qu'à l'isoler de lui-même et des autres. Il ne peut pas se dévoiler vraiment, même dans les lettres les plus charmantes à sa femme, qui montre son caractère joueur. Il veut jouer, beaucoup plus encore que jouir, et sa grande souffrance est qu'il ne peut plus. C'est un homme seul qui écrit peut-être même contre sa conscience – on ne sait pas. Je pense qu'il se fait violence à lui-même.

Le texte lui échappe-t-il moralement ?

Disons plutôt que la question de la morale est toujours présente quand vous écrivez des choses qui défient la morale. Je crois à ce que j'écris, tout en ayant du recul. Quand j'étais plus jeune, je faisais mourir beaucoup de gens. Je le fais moins aujourd'hui, parce que je sais mieux ce que c'est que la mort. Mais je me suis toujours demandé si j'avais le droit de le faire. Je considérais que c'était au-delà de la littérature, parce que je brisais mes propres tabous. Mais je me sens infiniment moins de puissance que Sade. Je considère qu'il est allé très loin et que les circonstances l'ont servi. La prison l'a grandi.

Il ignorait s'il serait lu. Cela rend-il plus libre ?

Sans doute. Mais il devait imaginer qu'il aurait plus tard des lecteurs. Pourtant, briser les tabous, et puis publier, noyer tout ça au sein de la société, c'est une chose. Le faire sans échos, sans rien, cela procède là encore d'un courage extraordinaire. Pensez aux *120 Journées*, à la solitude de cet homme qui vient de perdre un manuscrit qui était tout pour lui. C'est une autre raison pour le considérer comme un héros. Parce que ça non plus ne l'a pas rendu fou. Même si, dans ce qui s'est passé à Arcueil et à Marseille, il y a des moments de délire qui m'ont toujours fait penser à des journées de semi-folie. Moi qui suis passé par des états un peu analogues, cela m'a toujours touché.

Sade vous choque-t-il ?

Je le lis en auteur. À un certain niveau de la littérature, on doit laisser toute morale. Je sais très bien que, quand on a pas mal écrit, on ne s'étonne plus de rien. L'écriture doit être une boîte de Pandore permanente. Je trouve Sade effrayant, mais moins que quand je le lisais pour la première fois. Plus j'en dévoile dans mes propres écrits et moins ce genre de propos m'inquiète. Ça ne sert à rien d'écrire si ce n'est pas pour briser des tabous. Sinon, c'est une activité comme une autre, du jardinage... Et n'oublions pas que, vers la même époque, d'autres décapitent, font un génocide en Vendée... C'est une époque dure, sanguinaire. Je pense aussi à ce que font de grands libertins. Il y a une scène dans les souvenirs du prince de Ligne, si aimé par Stendhal, qui est pour moi l'une des plus scandaleuses et des plus horribles de la littérature des Lumières – et auprès de laquelle les scènes sadiennes sont d'une grandeur nette. Il raconte comment, par jeu, quelques libertins vont chercher une fille dans la rue pour qu'un médecin essaye sur elle un « étui » (un godemiché, NDLR). C'est pour moi le comble du mépris de l'homme. À côté, la fin de *Justine* est une libération : ils assument leur crime.